

Correctif

Numéro 153, printemps 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/71146ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

(2014). Correctif. *Lettres québécoises*, (153), 19–19.

Le milieu du livre secoué

en présence. « C'est le livre papier qui est menacé, point. Nous, on ne demande pas mieux que le livre électronique nous ramène un 20 % qu'on a perdu. »

Si plusieurs ont insisté pour parler de métamorphose au lieu de « crise », c'est d'ailleurs en partie parce qu'ils voyaient dans la situation actuelle se présenter de belles occasions d'innover.

Pour Jean-Claude Larouche, la vente de livres numériques, même si elle ne compense pas les pertes subies au cours des dernières années, agit en quelque sorte comme un baume qui ne guérit pas mais soulage. « On a doublé nos ventes au numérique. C'est significatif, on parle de 12 000 ventes par année. C'est vrai qu'on augmente aussi le nombre de titres numérisés. Depuis janvier 2011, tous les titres que nous publions sont numérisés automatiquement. »

De l'autre côté des frontières, Denise Truax voit plutôt dans la numérisation du catalogue de *Prise de parole* un acte de mémoire : « On est une maison d'affirmation de ce que c'est que de vivre en Ontario français et de vivre en Acadie. On n'est pas des tonnes à faire ça. Pour nous, notre catalogue a une valeur littéraire, c'est sûr, mais une valeur aussi socioculturelle. » Paradoxalement, elle voit dans la perpétuelle mise à jour nécessaire des documents numérisés un problème qui pourrait nuire à la conservation de toutes ces données. « Avec tous les changements technologiques, si ça continue à se bousculer à la vitesse où ça va, ça remet en cause ce pari qu'on a pris de rendre disponibles nos œuvres pour la postérité de manière électronique. C'est peut-être le bon vieux livre papier qui sera le meilleur garant de cette trace-là », avoue-t-elle en riant.

Rejoindre le lecteur

Dans le contexte actuel, nombreuses sont les tentatives pour favoriser une plus grande proximité avec les lecteurs. La désaffection des médias pour la cause littéraire pousse d'ailleurs certains éditeurs à rivaliser d'ingéniosité pour trouver d'autres voies de pénétration du marché.

Évoluant en marge de ces médias qui délaissent le livre ou qui ne le conservent que comme appareil, Éric Simard cherche de nouvelles façons de s'attaquer à la promotion des ouvrages publiés par Septentrion. « J'envisage de faire mon propre calendrier d'activités avec des partenaires, des librairies, et d'engager un animateur qui ferait de longues entrevues avec des auteurs. Je me dis que ça vaut peut-être la peine d'investir des sous pour faire des rencontres sur mesure... »

En Ontario, après le débarquement de Chapters et Indigo, pratiquement aucune librairie indépendante n'a survécu. « Le livre est absent de nos milieux », affirme Denise Truax avec un aplomb désarmant. Et elle insiste : « Je fais des livres dans un endroit où le livre est absent. » En fait, la maison d'édition ontarienne compte beaucoup sur le réseau des librairies québécoises pour trouver des lecteurs dans notre marché. Aujourd'hui, les nouvelles technologies lui permettent toutefois de rejoindre les rares lecteurs francophones dispersés sur le territoire de l'Ontario et du Canada anglais grâce à un réseau de vente directe.

Au Québec, on l'a vu, la même technologie donne des idées à certains auteurs comme Marie Laberge pour contourner les intermédiaires qui les séparent des lecteurs. Danièle Simpson, présidente de l'UNEQ, affirme être neutre devant la situation. « Je serais bien



KATHERINE FAFARD

mal à l'aise de mettre la survie des librairies sur le dos de Marie Laberge ou de quiconque. Comme association d'écrivains, on ne peut qu'être content de voir cette écrivaine devenir une *business-woman*. Je suis vraiment une observatrice neutre, sinon que j'applaudis chaque fois qu'un écrivain se positionne comme étant son propre agent économique. S'il y a une solidarité à y avoir à mon avis, c'est plus d'écrivain à écrivain. » Elle ne renie toutefois pas l'importance des libraires dans le paysage littéraire québécois. « Les libraires sont des alliés naturels des écrivains. Je ne suis pas en train de dire à tout le monde de faire comme Marie Laberge. Sauver les librairies est un enjeu social, un enjeu qui repose sur la nécessité de la bibliodiversité. Parce que sans bibliodiversité, on n'aura pas une littérature dynamique. Tout ça se tient. »

Une plume fébrile

Alors, elle est en crise, disons-nous, notre industrie du livre ? C'est sans doute une façon de voir les choses. Mais ce qu'on ne peut nier, c'est toute l'effervescence qui secoue la chaîne, actuellement. Des maillons pourraient se faire et se défaire, poussés par des forces invisibles, alors que les initiatives les plus diverses sont appelées ou mises de l'avant. D'ici là, malgré les turbulences, le livre québécois est encore bien vivant.

1. « Les ventes de livres de 2008 à 2012 », Benoît Allaire, dans *Optique culture*, n° 27, juillet 2013, Observatoire de la culture et des communications du Québec (OCCQ), p. 1.
2. « Les écrivains québécois : un aperçu statistique », Marie-Hélène Provençal, dans *Optique culture*, n° 3, mai 2011, Observatoire de la culture et des communications du Québec (OCCQ), p. 3.
3. « Vous pouvez ranger vos liseuses », Hubert Guillaud, sur *La feuille. L'édition à l'heure de l'innovation*, hébergé par Le Monde, publié le 19 janvier 2013 (consulté le 24 novembre 2013).

CORRECTIF

Dans le dossier du numéro 152 (hiver 2013) portant sur l'écriture migrante, Jean-François Caron, faisant référence à Clément Moisan, écrivait : « La dernière période décrite par Moisan et Hildebrand s'amorce alors que s'impose le nouveau concept d'écriture "migrante", dès sa proposition par Berrouët-Oriol en 1986. » Or, Jacques Allard, abonné et lecteur assidu de *Lettres québécoises*, tient à préciser qu'il a utilisé le terme de « migrant », pour caractériser l'écrivain et son écriture, avant M^{me} Berrouët-Oriol dans un dossier sur Naïm Kattan, publié dans la revue *Voix et Images* à l'automne 1985 sous le titre « Naïm Kattan, la fortune du migrant ».